



géants

Temple-sur-Lot, juillet 87. Une centaine de pratiquants d'Aïkibudo suivent les explications d'Alain Floquet, 7^e dan Kyoshi, qui démontre une technique de défense sur saisie ; puis les élèves tentent de mettre le mouvement en application deux par deux. Le maître Minoru Mochizuki va de stagiaires en stagiaires, rectifiant un détail par ci, une position de main par là. Soudain il fait stopper le cours en voyant deux élèves exécuter le mouvement. Avec l'aide de l'interprète, maître Mochizuki explique que l'on doit se défier du bras gauche de l'adversaire pendant qu'on agit sur son bras droit. Il montre comment se placer de façon à éviter tout risque de contre : « Sinon, ce mouvement ne sert à rien : il perd toute efficacité en combat réel ». Ce souci du détail, cette exigence d'efficacité caractérisent bien le personnage.

Né en 1907 à Shizuoka, Minoru Mochizuki pratique les arts martiaux depuis... 75 ans ! Très haut gradé dans de nombreuses disciplines, il a été l'élève direct de Jigoro Kano, le fondateur du judo, et de Morihei Ueshiba, créateur de l'aïkido. Il étudia également la pratique des armes traditionnelles de l'école Katori Shinto, la plus ancienne et la plus renommée du Japon, avant d'ouvrir son propre dojo, le Yoseikan, en 1931. Agé de 80 ans, le maître Mochizuki continue à enseigner et à diriger des stages à travers le monde. Venu en France cet été sur l'invitation de son fils Hiroo et de son élève Alain Floquet, maître Mochizuki nous a accordé une série d'entretiens. Avec lui, nous avons essayé de mieux comprendre le sens du budo, dont il est l'un des derniers grands maîtres. **Karaté** : « *Maître Mochizuki, j'aimerais que vous nous parliez d'abord un peu de la façon dont vous avez débuté les arts martiaux.* »

Minoru Mochizuki : Je suis né en 1907 à Shizuoka. Mon grand-père était le dernier descendant d'une lignée de samourais établie à Tokaido, dans une auberge. Il enseignait l'art du sabre et faisait partie de la classe supérieure des samourais, en tant que maître d'armes. Mon père, Miozo Mochizuki, n'était qu'un simple paysan. Mais mon grand-père, qui l'avait accepté comme élève, l'a pris pour gendre en raison de ses qualités morales et techniques : c'était un très bon combattant. Plus tard, mon père est venu s'établir à Tokyo. C'est là que j'ai commencé à pratiquer le judo en 1912, chez maître Takebe : j'avais 5 ans. Puis mes parents ont déménagé et à 17 ans je me suis inscrit au Kendokan, le dojo du grand maître de judo Sanbo Toku. Toku Sensei était célèbre, entre autres, pour avoir battu 165 adversaires en ligne, alors qu'il n'était qu'adolescent !

Deux ans plus tard, je suis entré au Kodokan, le dojo du maître Jigoro Kano. J'y ai obtenu mon 1^e dan en juin 1926, à 19 ans. L'année suivante, j'ai passé mon 2^e dan, et maître Kyuzo Mifune m'a choisi comme assistant.

K. : *Comment avez-vous été amené à pratiquer d'autres disciplines que le judo ?*

M.M. : Le maître Kano, qui était un visionnaire, avait pressenti le besoin de préserver les arts martiaux traditionnels. Aussi, dès 1928, il a créé la Kobudo Kenkyukai, section de recherche sur les arts martiaux traditionnels anciens. Cette section, dont je faisais partie, regroupait au départ une trentaine de membres, tous champions de judo. Deux fois par mois, sur la demande de Kano sensei, qui payait les cours, quatre professeurs du Tenshin Shoden Katori Shinto Ryu venaient spécialement de Narita à Tokyo pour nous enseigner leur art. L'école Katori, qui remonte au 15^e siècle, est la plus ancienne tradition martiale du Japon. Elle a d'ailleurs été classée Trésor National. Son enseignement comprend notamment le Ken-jitsu, l'art du sabre, le bo-jitsu (bâton), la naginata (hallebarde), le yari (lance)... Les judokas détestaient ça ! Au bout de 3 mois, il ne restait plus que moi comme élève. Voyant cela, maître Kano m'a demandé de former une nouvelle section. J'ai réussi à réunir 10 personnes en choisissant des petits gabarits : leur constitution ne les avantagait pas dans la pratique du judo où, à technique égale, le plus lourd l'emporte. Par contre, cela n'avait pas d'influence pour le travail des armes.

La situation de l'école Katori Shinto Ryu était assez curieuse. Le 18^e Soke (descendant du fondateur et chef d'école), Morisada Iizasa, mort en 1897, n'avait pas laissé d'héritier mâle. Il y avait donc 9 professeurs différents, le principal enseignant étant le Shihan Yamaguchi. A la mort de Yamaguchi, en 1918, les huit professeurs qui restaient avaient de 38 à 70 ans. Chacun enseignait de façon différente suivant son âge et sa morphologie. Des 4 experts venus au Kodokan, Tamai sensei, 70 ans, Kuboki sensei, 50 ans, Ito sensei, 45 ans, et Shiina sensei, 38 ans, chacun avait une technique différente. J'étais bien embêté. Je suis allé trouver maître Kano en lui demandant : « Que dois-je faire ? » Il a éclaté de rire et m'a répondu : « Tu dois tout rejeter et trouver toi-même ta propre voie ».

C'est alors que l'on m'a proposé de devenir le 19^e Soke en épousant une descendante de Morisada Iizasa. Mais j'ai refusé cette offre, car cela m'aurait obligé à quitter maître Kano. En 1929, un nouveau Soke a été nommé par maria-

ge. Il a pris le nom de Kinjiro Iisaza. Un de mes condisciples du Kodokan, Sugino sensei, a abandonné le judo pour se consacrer à l'étude du Katori Shinto Ryu. Il a été formé pendant 10 ans par maître Shiina. Les 8 Shihan ont continué à enseigner ; ainsi Otake sensei, l'actuel responsable technique du Katori, fut l'élève de maître Hayashi. De nos jours, le 20^e Soke est le fils de Kinjiro. Tout cela explique les différences techniques que l'on peut rencontrer au sein de cette école, d'un expert à un autre.

K. : *Comment s'est effectuée votre rencontre avec le maître Ueshiba ?*

M.M. : Les maîtres Kano et Ueshiba se connaissaient bien. Kano sensei a d'abord demandé à Ueshiba sensei d'envoyer des professeurs au Kodokan, mais celui-ci a décliné sa proposition. Alors, en 1930, Kano sensei m'a envoyé prendre des cours auprès d'Ueshiba sensei. Le prix de ces cours était de 30 Yens par mois, alors qu'un élève du Kodokan payait seulement 3 Yens par mois pour apprendre le judo ! C'est le maître Kano qui réglait ces cotisations pour moi. De la même façon, il m'a fait étudier le Shindo Muso Ryu Mo Jutsu auprès de Shimizu sensei, et l'art du sabre avec le maître Hakudo Nakayama.

Ueshiba sensei s'était installé à Tokyo vers 1922. Il était vite devenu populaire dans le milieu des arts martiaux, car il enseignait le Daïto Ryu Aïki Ju Jutsu. Il était l'élève du maître Sogaku Takeda, probablement l'expert le plus redouté du Japon. Sogaku Takeda était un samourai, un vrai combattant né à l'époque féodale et qui vivait à l'ère de Meiji. Cet homme avait la trempe d'un Miyamoto Musashi. Il avait disputé de nombreux combats à mort, car il faisait office de garde du corps auprès de juges ou de chefs de la police. Il avait mis au pas un clan entier de yakusas, des samourais transformés en gangsters. Lorsqu'il arrivait dans une ville, deux cadeaux l'attendaient : un offert par la police locale, car on savait que la ville serait calme durant son séjour ; et un offert par les yakusas, qui voulaient éviter tout ennui.

Un jour, en 1935, maître Takeda a rendu visite à son élève, maître Ueshiba. Comme Ueshiba sensei était absent, j'ai accueilli maître Takeda à sa place. Je l'ai fait entrer dans la maison, et je lui ai proposé du thé. Il a refusé et m'a demandé de l'eau bouillante ; lorsque je lui ai amené l'eau, il a sorti sa tasse et s'est fait son propre thé. J'ai voulu lui offrir des gâteaux : il a refusé et a mangé ses propres gâteaux qu'il portait sur lui. En fait, il refusait toute boisson, toute nourriture qui n'aurait pas été préparée par son élève Ueshiba en personne, car il craignait d'être empoisonné.



Maître Minoru Mochizuki effectue une projection en makikomi.



Il vivait constamment sur ses gardes, même à 80 ans !

Ueshiba sensei avait reçu du maître Takeda l'autorisation d'enseigner le Daïto Ryu Aiki Ju Jutsu. Maître Ueshiba changea plusieurs fois le nom de son école : Takemusu Aiki, Aikibu jutsu... Je suis devenu son assistant, et j'ai enseigné à ses côtés. En 1933, Ueshiba sensei m'a remis un diplôme, le Daïto Ryu Aiki Ju Jutsu Okuden Inka, la plus haute distinction de cette école; et m'a donné l'autorisation d'enseigner. Maître Ueshiba m'avait proposé d'épouser sa fille et de devenir son successeur, mais comme pour le Katori Shinto Ryu j'ai refusé, car je ne désirais pas quitter le maître Kano.

K. : De quand date le terme d'Aikibudo ?

M.M. : Dès 1922, les maîtres Takeda et Ueshiba employaient ce terme. En 1931, je suis tombé malade, un problème de poumon. J'ai dû être hospitalisé, et maître Kano a payé les frais de mon séjour à l'hôpital. Je suis retourné à Shizuoka et j'y ai ouvert une salle en novembre 1931, le Yoseikan dojo. J'enseignais le judo, l'aïki Ju Jutsu et le Katori Shinto Ryu. Après la seconde guerre mondiale, Ueshiba sensei n'employait plus le

terme de ju jutsu pour désigner sa méthode : il préféra celui d'aïkido. J'ai donc pris le terme d'aïkido ju jutsu pour mon enseignement. Mais bien sûr, la forme enseignée par le maître Ueshiba n'était plus celle que j'avais apprise vers 1930. L'Aïki Ju Jutsu est une forme martiale visant le combat réel, où l'aspect réaliste doit toujours demeurer présent. L'Aïkikai disait que l'aïkido Yoseikan n'était pas de l'aïkido. Alors, pour éviter les problèmes de fédération, un de mes élèves français, Alain Floquet, a repris le terme d'Aikibudo avec son accord, mettant ainsi fin à toute confusion.

K. : Une précision : les sutémis (mouvements sacrificiels, où l'on chute pour entraîner la chute de l'adversaire) que l'on trouve en Aikibudo sont-ils votre création ?

M.M. : Oui, c'est moi qui les ai mis au point en combinant mes connaissances en judo et en aïki ju jutsu.

K. : Pendant la guerre, vous avez séjourné en Mandchourie. Pouvez-vous nous parler de cette période ? Et avez-vous été influencé par les techniques chinoises ?

M.M. : Effectivement, en 1938, je suis parti m'installer en Mongolie avec ma

famille. J'ai d'abord été directeur du lycée de Paou To pendant 2 ans. Les élèves mongols venaient parfois de très loin, et nous les gardions souvent à la maison : c'étaient comme nos propres enfants. Puis j'ai été nommé sous-préfet du département chinois de Sei Sui Ga par le gouvernement mongol. A l'époque, la politique du Japon en Chine consistait à nommer des préfets chinois et des sous-préfets japonais : le poste de préfet était surtout honorifique, le pouvoir réel se trouvait entre les mains du sous-préfet.

Il faut savoir que cette région était convoitée à la fois par les Soviétiques et les Japonais. En 1905, la Russie vaincue par le Japon avait dû céder la base de Port-Arthur. En 1931, les Japonais ont envahi la Mandchourie, au nord-est de la Chine, et en ont fait un état « indépendant » sous contrôle nippon. Un des buts de cette opération était de contenir l'expansion des Soviétiques. En 37, le Japon a déclaré la guerre à la Chine. Et en 41, la ville où je me trouvais a été assiégée par les communistes chinois, les troupes de Mao Zedong. J'ai organisé la défense en faisant placer des garnisons garnies de soldats tout autour de la ville, de façon à pouvoir très vite donner l'alerte en cas d'attaque. Ainsi nous avons pu repousser toutes les tentatives des communistes, qui n'ont jamais réussi à prendre la ville. Petit à petit, notre cercle s'est agrandi, et j'ai reçu la plus haute décoration du gouvernement mongol.

Parallèlement à ces activités militaires, je me suis occupé de grands travaux d'aménagement. J'ai développé les canaux d'irrigation sur le Fleuve Jaune : on est passé de 70 à 200 kilomètres de canaux, ce qui a permis de multiplier par 10 la production agricole. J'ai fait construire une école et deux ponts de 200 mètres, qui existent toujours. Enfin, j'ai formé une équipe médicale chargée de l'hygiène et de la santé des militaires et des policiers.

Je suis retourné en Chine en juin de cette année. L'école et les 2 ponts servent encore, et les Chinois ont développé le système d'irrigation. Mais ce qui m'a fait le plus plaisir, c'est de revoir ceux que j'avais connus enfants. Aujourd'hui, ils ont 50 ou 60 ans ! Ils m'ont reconnu et m'ont dit : « Maître, vous êtes comme notre père ! » Nous avons pleuré ensemble, et ils m'ont demandé de revenir les voir l'année prochaine.

K. : Et les arts martiaux durant cette période ?

M.M. : J'ai enseigné le judo, le kendo et l'aïki ju jutsu aux Mongols. A la gare de Saatchi, le chef de gare, Kudaka, était originaire des Ryu-Kyu, l'archipel



Présent sur les tatamis dès 7 h du matin, maître Mochizuki, 80 ans, a dirigé 6 heures de stage par jour en compagnie d'Alain Floquet.

d'Okinawa. Il était 3^e dan de judo, et très fier de sa technique. A l'époque, j'avais le grade de 5^e dan, aussi il venait tous les jours s'entraîner avec moi. Un soir, il m'a demandé : connaissez-vous le karaté ? J'ai répondu par la négative, et il m'a fait une démonstration. C'était le fils du roi Kudaka, de l'archipel des Ryu-Kyu, et il avait été formé à cet art depuis l'enfance. Je suis devenu son élève, et c'est lui qui m'a enseigné le karaté. Il pratiquait un style proche du Shurite. Je me suis basé sur sa méthode pour créer le kata Happoken, qui enseigne les 8 formes fondamentales des techniques de poings. Par ailleurs, à Tokyo, j'ai suivi pendant 3 mois les cours de Gichin Funakoshi sensei, mais je ne me considère pas réellement comme son élève.

K. : Avez-vous eu des contacts avec les arts martiaux chinois ?

M.M. : Oui, à plusieurs reprises. J'ai eu l'occasion de faire des combats avec des experts chinois, à mains nues et avec arme, au bâton notamment. J'ai toujours gagné. Les techniques japonaises sont



très directes, alors que les techniques chinoises emploient davantage de mouvements circulaires. J'ai eu le sentiment que les arts martiaux japonais étaient plus proches de la réalité du combat, entre la vie et la mort, alors que les arts martiaux chinois m'ont semblé moins réalistes. Pour tout dire, j'ai trouvé le Tai Chi Chuan très ennuyeux !

K. : Que s'est-il passé après la Chine ?

M.M. : Je suis retourné au Japon en 1947. Là, j'ai reconstruit un dojo Yoseikan à Shizuoka. Puis je suis venu en France en 1951. J'étais envoyé par l'Association des Universités Japonaises pour renouer les contacts, rompus pendant la guerre, entre le Japon et l'Europe.

Je suis resté en France pendant 3 ans, mais j'ai tourné dans toute l'Europe. J'ai enseigné le judo, j'ai démontré l'aïkido ju-jutsu (le maître Ueshiba venait juste de dénomer son art Aïkido). J'ai également donné des cours de Iai, des bases de kendo et de karaté. Je crois pouvoir dire que j'ai été le premier professeur de karaté réellement qualifié à être venu en France. J'ai formé quelques personnes, mes premiers élèves français. Moi-même, je me suis initié à la boxe anglaise et à la boxe française. Puis en 1953 je suis reparti au Japon.

K. — Actuellement, quels sont les gens en France qui peuvent se réclamer de votre enseignement ?

M.M. — Outre, bien sûr, mon fils, Hiroo Mochizuki, je considère Alain Floquet comme celui qui perpétue mon enseignement. Il vient travailler au Yoseikan tous les ans depuis 1970. Sa technique est la même que celle que j'enseigne. La particularité du Yoseikan, c'est que l'élève reçoit une formation dans plusieurs disciplines : judo, aikibudo, karaté, Katori Shinto Ryu... Simplement,

la technique de Floquet est un peu plus dure que la mienne, moins souple. Mais c'est normal, il est jeune. Il suit la même voie que moi, et je considère Alain Floquet comme mon fils spirituel.

K. — De toutes les disciplines que vous avez pratiquées, laquelle préférez-vous ?

M.M. — D'abord j'ai préféré le judo, puis le kendo, enfin l'aïkido (l'aïki ju-jutsu, si vous préférez).

K. — Est-ce que l'expérience du combat réel, pendant la guerre, a modifié votre conception des arts martiaux ?

M.M. — Les pratiquants d'arts martiaux détestent la guerre. Kano sensei, Mifune sensei, Ueshiba sensei... Tous ces grands maîtres avaient la guerre en horreur. Moi aussi. Je détestais la guerre, mais j'ai été mobilisé, et je n'avais pas le choix.

Le fait de m'être trouvé face à la mort pendant la guerre m'a aidé à sentir ce qu'était la véritable voie. J'ai avant tout recherché l'efficacité. C'est pour cela que je considère la voie du sabre comme l'art martial numéro un. Le vrai combat, c'est le sabre, et toutes les techniques en sont issues. Pendant la guerre, dans le combat réel, j'ai appris ce qu'était l'efficacité.

K. — Quelle est, d'après vous, la différence entre sport et art martial ?

M.M. — C'est justement l'efficacité. Un sport doit pouvoir se pratiquer sans danger, donc on élimine toutes les techniques dangereuses. Prenons le kendo : autrefois, on pouvait frapper aux jambes, aux coudes, par en-dessous... Maintenant, il n'y a plus que 4 frappes autorisées, donc on s'est éloigné de l'efficacité. La vraie efficacité, c'est de tuer le plus rapidement possible. Un sport n'est pas efficace : il a pour seul but la compétition. Etant jeune, j'aimais beaucoup la compétition, en judo. Un jour, j'ai

remporté deux tournois dans la même journée. Le soir, maître Kano m'a réprimandé ! Il m'a fait comprendre que je n'avais rien gagné. Je pratiquais le judo uniquement pour la compétition, alors qu'en fait ce doit être l'inverse. La compétition doit aider à comprendre le sens de l'art martial. C'est censé être la représentation d'un duel à mort, et dans ce sens elle peut apporter quelque chose à un pratiquant : celui qui a la foi de gagner aura la foi de vivre.

Maître Kano était avant tout un intellectuel, un universitaire brillant. Le judo ne représentait qu'une infime partie de ses activités. Comme maître Ueshiba, il était frêle de constitution. Pour que leur technique soit efficace, ces maîtres devaient trouver le point faible de leur adversaire. Comme leur niveau était très élevé, ils le voyaient tout de suite. Le moyen de vaincre ne consiste pas à opposer la force à la force : il faut trouver le point faible de l'adversaire et agir dessus.

K. — A la fin de chaque cours, vous faites le geste de la prière, le Gasho, les mains jointes, et vous frappez dans vos mains. Quelle est la signification de ces gestes ?

M.M. — Avec une seule main, on est très faible. Les deux mains réunies, paume contre paume, c'est comme la charpente d'un toit : l'union fait la force. C'est le célèbre principe du judo énoncé par Jigoro Kano : entraide et prospérité mutuelle. Au niveau technique, dès qu'on utilise les 2 mains, que ce soit pour bloquer un coup ou se dégager, on est très fort.

Quand on frappe les paumes l'une contre l'autre et qu'on tape dans ses mains, il y a un dégagement de chaleur : les 2 mains se rassemblent, elles ont envie de se réunir, ce sont 2 forces qui se rejoignent. Il y a une autre signification au niveau du Shinto, la religion japonaise : on chasse les mauvais esprits et l'on agit en harmonie avec la nature, étant soi-même une infime partie de l'univers.

K. — Un grand maître de sabre a dit un jour : l'étape suprême des arts martiaux, c'est le stade de celui qui n'a plus besoin de sabre. Qu'en pensez-vous ?

M.M. — Pour agir, il faut le corps, la technique et le cœur, l'esprit. Le cœur se trouve dans le corps. Il faut d'abord avoir un cœur et un corps fort. Le corps joue un rôle important, la technique aussi, donc le sabre est important. Personnellement, je pense que le sabre et le keikogi (tenue d'entraînement) me sont encore nécessaires, et qu'ils le seront jusqu'à la fin.

Je voulais vous le dire : j'ai vu dans votre journal des articles sur les Ninjas. Or les samourais méprisaient les Ninjas. Pour le 1^{er} dan, un Ninja doit savoir



Pour les besoins de la photo, M^e Mochizuki a accepté de détourner son regard.

imiter les cris des animaux : dès le début, il commence à duper les gens. Les Ninjas mentent, on ne peut pas leur faire confiance ; ils se cachent pour éviter d'être vus... Le Ni-Jutsu ne forme pas des hommes. D'ailleurs, ceux qui pratiquent réellement cette discipline ne s'en vantent pas : un Ninja ne dira jamais la vérité. Même s'il est expert dans l'art du sabre, il prétendra ne pas connaître cette technique.

K. — Quel était l'idéal des samourais ?

M.M. — Un samourai n'a pas de but, il ne fait qu'obéir. Son idéal, c'est servir. Un peu comme vos chevaliers, le samourai ne tue que sur ordre de son seigneur. Il n'a pas de notion de bien ou de mal. Celui qui pratique l'art du sabre comprend tout de suite l'essence des arts martiaux. Pourquoi ? Parce qu'avec le sabre, on coupe tout droit. Le samourai va droit comme le sabre. Etymologiquement, samourai vient de saburo, celui qui marche derrière un grand personnage. C'est cela, un samourai : il reçoit un ordre et l'exécute. Il ne pense pas à la morale.

K. — Une dernière question, sensei : pour vous, quelle est l'essence des arts martiaux ?

M.M. — En temps de paix, l'essence des arts martiaux, c'est l'enseignement. Dans ryu, il y a l'idée de courant. Do, la voie, c'est quelque chose qui passe, un enseignement qu'on transmet. Si l'on arrête d'enseigner, ça n'est plus une voie, c'est seulement une technique. A partir du moment où il est entré dans les écoles, le ju-jutsu s'est transformé. A l'opposé, maître Kano a créé le judo à partir du ju-jutsu. La technique martiale vise uniquement à tuer, alors que le but des arts martiaux est de former la personnalité.

Le principe de la voie consiste à transmettre un enseignement, un peu comme un courant qui passe. A l'origine la transmission se faisait de père en fils : il faut avoir la même relation de maître à élève. Le vrai pratiquant d'arts martiaux, le budoka, n'est pas celui qui se contente de maîtriser une technique, mais celui qui enseigne ce qu'on lui a appris. Celui qui ne veut pas enseigner n'est pas un budoka : il prend la technique, mais il ne suit pas la voie ».

Propos recueillis par P.Y. Bénoliel

Traduction : Olivier Chabot

Photos : A. Tran Van